

PRÉSENCE ORTHODOXE

REVUE DE L'ORTHODOXIE OCCIDENTALE

57^e année

n° 212

1^{er} trimestre 2023



Ils reconnurent le Ressuscité,
dans la fraction du pain

PRIX : 14 €

Sommaire



Lettres pastorales pour la Pâque du Christ	
<i>Évêque Benoît de Pau</i>	3
<i>Évêque Philippe de La Charité-sur-Loire</i>	5
Les pèlerins d'Emmaüs	6
<i>Hubert Ordronneau</i>	
Union au Christ ressuscité et transfiguration de l'homme chez Grégoire de Nysse	10
<i>Isabelle Pommel</i>	
Le Corps et le Sang du Christ	18
<i>Prêtre Paul Pidancet</i>	
La liturgie occidentale	25
<i>Dom Lambert Bauduin</i>	
Saint François de Sales	29
<i>Prêtre Jean-François Var</i>	

Saint François de Sales

(1567-1622)

Prêtre Jean-François Var¹

Faut-il présenter Saint François de Sales ? Eh oui, car, bien qu'apparemment très connu, il est en réalité mal connu, voire méconnu.

Comme vous pouvez le voir, il a vécu 55 ans, ce qui paraît peu aujourd'hui mais était dans la norme à son époque ; et sur ces 55 années, on en compte 20 d'épiscopat.

Il naquit à Thorens, dans le Genevois. En dépit de son nom, le Genevois ne dépendait pas – ou plus – de la « république » de Genève : c'était un apanage du frère cadet du duc de Savoie, lequel était devenu par mariage duc de Nemours, donc prince français. Les barons de Thorens, vassaux du duc de Nemours, appartenaient à une branche collatérale de la puissante famille de Luxembourg et vivaient en France ; les Sales, gentilshommes au service de ces barons, vivaient aussi en France la plupart du temps.

Le duché de Savoie, situé à cheval de part et d'autre des Alpes, s'étendait de Bourg-en-Bresse à Turin. Il était alors gouverné par Charles-Emmanuel I^{er} le Grand, dont le règne dura cinquante ans. Ce prince ambitieux ne cessa d'intriguer entre la France (il était petit-fils de François I^{er}) et l'Espagne (sa femme était fille de Philippe II). D'où toute une série d'imbroglios politiques et militaires – auxquels François de Sales sut se soustraire avec grande finesse, assortis de fréquentes guerres, jusqu'au mariage en 1619 du fils aîné du duc avec Madame Chrétienne, sœur de Louis XIII, mariage béni par saint François de Sales lui-même.

Genève est alors la Rome des réformés. Le prince-évêque de Genève – c'était son titre au sein du Saint-Empire romain germanique – réside en exil à Annecy tout en conservant son titre : François de Sales, une fois évêque, sera toujours « Monsieur de Genève ».

Son père, personnage important et estimé, avait résisté à Calvin qui avait en personne tenté de le convertir. En quoi il s'était conformé à la devise, superbe, de sa famille : « En bonne foi ».

Il fit donner à son fils une éducation de gentilhomme lettré. Aussi intelligent que beau, François apprit en cinq ans « tout ce que pouvait lui enseigner la Savoie ».

Cependant sa piété grandissait. Il voulait être d'Église, et il obtint de son père récalcitrant l'autorisation d'être tonsuré en 1578 : à 11 ans !

Il part alors poursuivre ses études à Paris au collège de Clermont – futur lycée Louis-le-Grand – tenu par les Jésuites, les meilleurs éducateurs du temps, et il y passe dix ans, apprenant les belles-lettres, le latin, le grec, l'hébreu, la philosophie, des rudiments de théologie, et en outre tout ce qui fait un homme du monde accompli : l'équitation (il fera plus tard ses tournées épiscopales à cheval), l'escrime (elle le tirera à plusieurs reprises d'un mauvais pas), l'escalade (qui, elle aussi, lui sera utile), la danse...

¹ En 2006, le prêtre Jean-François Var inaugura un cours donné à l'Institut orthodoxe Saint-Denys ayant pour titre « Le Grand Siècle de la Spiritualité française de saint François de Sales à Fénelon ». Cet article extrait de son cours a été publié dans notre revue en 2007 (n° 149 et 150).

Il acquiert le goût de la langue française, dont il apprécie les subtilités et les nuances – il saura s’en servir avec maestria.

Il découvre, et c’est très important pour la suite, *l’humanisme chrétien*, ce grand courant de pensée et de spiritualité inauguré par Marsile Ficin et Pic de la Mirandole dans la Florence de Laurent le Magnifique et formulé plus tard par Lefèvre d’Étaples, Thomas More, Érasme. Il comprend aussi que, plus qu’Aristote ou Platon – qu’il étudie pourtant à fond – comptent l’Écriture et les Pères.

Deux professeurs jouent un rôle considérable dans sa formation. Le premier est Maldonnat, élève d’un disciple d’Érasme, qui représente complètement cet humanisme chrétien dans son aspect le plus universel. Le second, Genebrard, professeur d’hébreu au Collège royal (le futur Collège de France), lui fait en particulier découvrir le Cantique des cantiques, dont il exposait l’exégèse dans ses cours : c’est pour François un éblouissement qui ne s’effacera jamais, avec la révélation « sensible » de l’amour divin.

Survint alors l’épreuve, une épreuve redoutable. À l’âge de 19 ou 20 ans (en 1586 ou 1587), il fut pris d’une terrible crise de doute et d’angoisse, qui dura de longues semaines. Crise peut-être de la chair, crise indubitablement de l’esprit, ou plus exactement de l’âme. Les enseignements de saint Augustin et de saint Thomas d’Aquin sur la grâce, la prédestination, le salut éternel, la damnation, jettent son âme dans un trouble affreux ; il éprouve une affreuse « tentation de désespoir » et, de plus en plus, il se croit voué à la damnation. Une confidente relatera : « Plus il se raidissait contre cette tentation de désespoir, et tâchait de s’attacher à la miséricorde divine, plus cette imagination de sa damnation entraînait avant dedans son âme ».

La lutte dure six semaines, il en perd le boire et le manger. Il multiplie les prières sous forme de plaintes tirées des psaumes (on en a conservé le recueil), et il y ajoute les siennes propres : « *Moi, misérable, hélas ! serai-je donc privé de la grâce de celui qui m’a fait goûter si suavement ses douceurs et qui s’est montré à moi si aimable ? ô Amour ! ô Beauté à laquelle j’ai voué toutes mes affections, hé ! je ne jouirai donc plus de vos délices ?* »

Et encore cette prière (rapportée par plusieurs témoins sous des formes diverses mais toujours identique en son fond) : « *Ô Seigneur, si je ne dois point vous voir, ne permettez pas du moins que jamais je vous maudisse et vous blasphème ! Et si je ne puis vous aimer en l’autre vie, puisque personne ne vous loue en enfer, que du moins je mette à profit, pour vous aimer, tous les moments de cette courte existence ici-bas !* »

On peut difficilement pousser plus loin le dépouillement, le renoncement, qui n’éteint pas l’amour mais au contraire le rend plus ardent car totalement désintéressé ! C’est un cas exemplaire de la « nuit mystique » qui permet d’accéder au pur amour, et que saint Jean de la Croix, de son côté, vient juste de décrire (en 1583).

Il sort enfin de cette crise, non pas par l’intelligence, le raisonnement – dont par la suite il usera mais en étant parfaitement conscient de ses limites – mais précisément